

Le Corps & l'Amour *Psychanalyse et anthropologie critique*

Sous la direction de **Marie-Laure Dimon** et **Michel Brouta**,
Collection Psychanalyse et Civilisations, L'Harmattan, Paris 2016

Il s'agit bien d'« approfondir les aventures des passions humaines » et notamment de l'une d'entre elles : l'amour. En rassemblant des psychanalystes, des anthropologues, des écrivains, le CIPA (Collège International de Psychanalyse et d'Anthropologie) tente une explication parmi d'autres de ce qui peut se passer entre le corps et l'amour. Paradigme, l'amour l'est, pour tous ceux et toutes celles, qui, face aux excès de violence du social et du culturel contemporains, cherchent le sensible et l'intelligible, « cet au-delà des signes masculins et féminins ». Dans son introduction, « Les accords et désaccords du corps et de l'amour », **Marie-Laure Dimon** interroge aussi les dissociations entre l'un et l'autre. Le corps propre porte en lui la poussée pulsionnelle, il est objet de désir, but et moyen de satisfaction. Dans le couple mère/enfant, à la naissance de la vie, il est médiateur.

L'amour prend toutes les formes que l'on connaît et pas seulement celle de l'amour sexualisé. Mais il comporte son envers : la haine. Lorsqu'il se réfère au transcendantal, il « chemine » entre les images parentales. Aujourd'hui, il laisse une certaine primauté à l'immanence. « Le fil rouge de cet ouvrage, dit Marie-Laure Dimon, c'est l'affect, la subjectivité ». Il s'agit de résister au corps-machine. Il y a, chez chaque être humain, le désir de fusion – est-ce un besoin ? –, comme dans la magie. « L'amour recherche le corps dans l'empathie et l'apaisement avec la peau ». C'est la peau, même et différente, dans la sensorialité qui donne la vitalité d'aimer. Elle est un masque et le seul masque qu'on ne peut enlever. Elle crée à la fois la distance de la solitude et le chemin de la solidarité.

Ce sont bien ces thèmes qui sont repris et donnent corps à l'ouvrage : les destins de la libido dans le corps organique et le corps propre, la résistance du sensible au corps-machine, le désir d'unité dans l'amour qu'il soit légitime ou illégitime, l'empathie comme prélude à l'amour, la peau et la traversée de ses couleurs.

Le bel article de **Michel Brouta** est un traité du « faire l'amour », certes au sens sexuel du terme, mais aussi de l'infinie propension à faire de l'amour une advenue, comme création, au moment où la jouissance se réalise et disparaît. Mais, pour en arriver là, le précepte est : sentir, aimer. Cela commence par le corps : « Aimer quelqu'un, dit la romancière Belinda Canonne, c'est l'aimer avec et dans son corps ». Puis vient le toucher ; « Le doigt...touche, dit Derrida, et nous avons en outre des doigts qui touchent le doigt ». Vient ensuite la caresse. Levinas dit admirablement et Michel Brouta le retient : « Elle est attente d'un futur jamais assez futur, plus lointain que le possible ». L'auteur ajoute que, dans la caresse, la violence érotique tend plutôt à donner, elle dit : « Tiens, prends ce que je ne possède pas, ce que toi et moi ne possédons, ne posséderons jamais ». Je ne pense pas qu'il s'agisse d'un « élémentaire de l'échange », mais effectivement, comme le dit l'auteur, des fondements de la dimension éthique et politique, au sens du politique, d'une relation à l'autre. Belle découverte de l'auteur Michel Brouta, qui n'est celle ni de Levinas, ni de Derrida.

« Enfin vient la chair »/Déjà la caresse est aussi choc. « Le toucher, à la fois, fait surface, frontière, délimitation et pénètre le corps jusqu'au cœur, jusqu'au cerveau, dans ce qui est soi et ce qui est non soi ». Si le cœur s'accélère, ajoute Michel Brouta, c'est le cerveau qui orchestre. L'amour n'est pas une émotion – qui, si je comprends bien, vient du corps réagissant, notamment du cerveau –, mais quelque chose que nous créons. Alors l'émotion peut apparaître sur la scène de l'amour. Le coup de foudre en est un exemple. Michel Brouta commente sensiblement l'amour de Phèdre pour Hippolyte, son beau-fils, cet amour qu'elle ne maîtrisera pas, qu'elle ne pourra jamais maîtriser. Rougeur, pâleur, deux expressions différentes, voire antagonistes ; « l'une d'ouverture, l'autre de fermeture, l'une de plaisir, l'autre de peur ». Puis l'auteur parle de nouveau d'échange. Mais, je le répète s'agit-il d'échange ? « Nous savons que les corps se sont trouvés bouleversés dans leur équilibre ». Les neurones, les glandes, les muscles ont été sollicités. Cela ne s'inscrit pas dans la tête comme un souvenir, c'est pour lui, mouvement perpétuel, « dans un hasard qui n'est pas sans rappeler celui de la flamme, hasard d'un possible aussi improbable que celui qui préside à notre vie elle-même ».

Dans le faire l'amour, la jouissance se consume en s'éteignant, brûle son propre sens, l'illumine en le calcinant (Célan). Amour dans l'art, amour comme art. Sur cette scansion, l'humain se fait artiste, peintre, poète, musicien ou, ajouterai-je, être humain vivant sa vie. Car c'est lorsque la jouissance disparaît en se réalisant qu'elle nous fait advenir par l'amour.

Pour **Eric Smadja**, le rire se définit en somme par son corps, sa psyché et son enveloppe socio-culturelle. Il cite Marcel Mauss et ses « Techniques du corps » où le rire apparaît. Pour Smadja, le rire tiendrait à la vie, l'éclat de rire symboliserait un éphémère éclat de vie. Le rire est marqueur d'identité sociale, on ne rit pas partout de la même manière et ce qui fait rire telle collectivité n'en fait pas rire une autre. A une plaisanterie d'un curé dans son prêche, les assistants à l'office éclatent de rire. « Pourquoi ne riez-vous pas ? » dit un assistant à son voisin qui ne rit pas. Et il répond « Parce que je ne suis pas de la paroisse ». Mais les règles sociales du rire répondent, selon Smadja, à des fonctions : le rire peut viser la satisfaction symbolique des pulsions sadique par la dégradation de l'objet, il peut viser la satisfaction symbolique de pulsions exhibitionnistes par le langage verbal de l'humour obscène. Sa fonction intellectuelle engendrerait un plaisir dans la transgression de la logique rationnelle (jeux de mots). Enfin et surtout – car c'est ce qui le relie au corps, à la vie et donc à l'amour –, le rire serait défensif par rapport aux thèmes et faits existentiels anxiogènes auxquels il répondrait par l'humour noir et l'auto-dérision.

Pour en venir au rapport du corps et de l'amour – thème qui demeure chez lui implicite –, **Albert Le Dorze** fait défiler les conceptions évolutionnistes de Darwin – en lui reconnaissant d'avoir marqué scientifiquement la rupture entre surnaturel et réel –, celles de Freud qui demeure évolutionniste. D'une certaine manière, la coupure se fait lorsque d'abord les mathématiques prennent la première place et sont considérés comme « l'os de la vérité », ensuite lorsque la réflexion sur le symbolique et la symbolisation se développe. Le Dorze rappelle l'oubli de l'affect. Les structures symboliques, dit-il, contiennent l'expérience première du corps. Enfin il pense ou

suppose qu'il faudrait abandonner le déterminisme linéaire, par exemple celui de Freud, pour faire sa part au hasard, à l'aléatoire, et ne pas « mépriser le présent ».

A propos du corps-machine ; **Georges Zimra** se demande s'il peut exister une pensée sans corps. La réponse est non. Tous les auteurs, depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours ont insisté sur le corps comme séparé de ce qu'il produit la pensée, mais c'est néanmoins lui qui la produit. Ce qui semble vrai dans la modernité, c'est que, de plus en plus, la pensée, quelles que soient ses formes, est négligée au profit d'un corps machine et outil, corps humain à qui il faut donner le maximum de puissance, techniquement, matériellement et dans la durée. Le post-humanisme s'annoncerait. Avec sa vigilance habituelle, Zimra rappelle en conclusion « qu'il n'appartient ni à la science ni à l'éthique de définir ce que nous voulons, mais aux hommes eux-mêmes », à ces êtres humains qui produisent à la fois de la technique et du politique, en principe librement et qui y mettent eux-mêmes des limites.

Dominique Folscheid voit dans le sexe en tant que tel l'anti-amour. Réduit à lui-même, le sexe devient un instrument privé de sens. Il peut s'épanouir, certes, hors de tout sens, en ne concernant que lui-même, et non la chair de l'autre rapportée à soi, à sa propre chair. Longtemps la sexualité fut sacralisée, elle dépendait de la religion qui, elle-même- lui apportait, par ses rituels ce qu'on pourrait appeler des légitimités, mais aussi des illégitimités humaines (le sacrifice des femmes après la mort de leur époux, par exemple). C'est la modernité qui, délivrant le sexe, la sexualité autant de Zeus dieu d'un polythéisme que de Dieu divinité d'un monothéisme, fait du corps, du sexe, de la sexualité, lorsque l'amour et l'amoureux(se) s'en absentent, autrement dit, quand, par leur absence, elles le déshumanisent, soit un corps sans chair, autrement dit sans sensorialité, soit une chair sans corps : seule la sensorialité compte, le corps importe peu, soit un corps sans corps avec le cybersexe et autres procédures à distance. Où le porno, le voir, n'est même plus la pornographie qui s'écrit. Dans une telle conception du sexe et de la sexualité, le sexe, dit l'auteur, est le pire ennemi de l'amour. « Dans l'amour, on « fait l'amour » et non « du sexe » ». « La logique de la captation est alors remplacée par la logique du don ». Si l'on se cantonne au registre de l'avoir, le corps donné est dissocié de la personne. Dans le sexe seul, la consommation fait de l'autre un morceau, un déchet. S'il y a don, c'est ce don lui-même qui est la liberté, dit Folscheid. La chair ne disparaît pas après l'acte, la personne de l'autre demeure intacte. Le sexe à répétition conclut l'auteur, fait le « sex-addict », pas l'amoureux(se).

Dans son chapitre qu'elle intitule « Le corps parfait ? Evolutions contemporaines dans le monde arabe L'exemple mauritanien », **Aline Tautzin** fait apparaître d'abord une société patrilinéaire où la domination toute puissante de l'homme, du masculin en vient non seulement à soumettre les femmes, mais à modeler leur corps. Cela dans un double but, celui de la reproduction, mais aussi celui de barrer en quelque sorte l'accès du féminin au niveau du subjectif individuel et collectif. Le premier modelage c'est l'excision c'est-à-dire l'ablation du clitoris et des petites lèvres qui va non seulement supprimer, chez les femmes, la jouissance, mais réfréner la séduction, l'attraction que cette jouissance féminine peut exercer sur la jouissance masculine. Une deuxième pratique de modelage du corps féminin est le massage ; il s'agit, dès l'enfance, de faire disparaître, sur ce corps féminin, tout renflement toute protubérance (probablement des

seins et des fesses). Enfin, la troisième pratique de modelage du corps des femmes est la « gavage » ; à partir de sa sixième année, la petite fille doit absorber de grandes quantités de lait, ce qui contribue à arrondir son corps, à lui donner la perfection qui éteindra le désir des hommes. Les « contes » vont faire état de la ruse des femmes, de celles dites démons, pour attirer les hommes, tandis que la poésie amoureuse des hommes – peu pratiquée par les femmes – consiste à évoquer les lieux et les moments furtifs où la femme aimée est entrevue. La modernité, pénétrant peu, va ébranler le système patriarcal. Il n’y a pas, à proprement parler, révolte, mais les relations avec les hommes s’accompagnent peu à peu d’un « non-abaissement » des femmes qu’elles manifestent tant dans le vêtement (le voile qui cesse d’être un outil d’invisibilité) que dans le refus de l’inactivité que les hommes leur imposaient et qu’ils entretenaient par leur engraissement. On assiste à l’émergence de la femme comme sujet, dit Aline Tauzin. Enfin les femmes revendiquent la minceur, deviennent sportives ; Elles accèdent également à la littérature orale et écrite. Grâce à elles, la parole de l’intime entre dans la sphère publique. L’absence charnelle de l’aimé est évoquée. L’auteur achève son chapitre par le cas des hommes-femmes séduits, dès l’enfance, par la musique, attribut spécifiquement féminin, alors que la parole est masculine. « La musique, dit l’auteure, est un assemblage de sons qui excède le sens. Elle se trouve, tout comme la femme, dans un univers au-delà de l’univers phallique qui se trouve menacé lorsque le masculin se laisse séduire ».

De l’amour qui, légitime ou illégitime, veut du Un, **Georges Zimra** analyse le commencement du passage entre le pur amour et l’amour pur. Il illustre le pur amour par le personnage de Madame Guyon. Pour elle, tout amour, y compris l’amour que la créature porte à son Dieu, est entaché en quelque sorte par l’intérêt pour soi, le narcissisme, dirait-on aujourd’hui. Or, en ce dix-septième siècle, où l’intérêt mobilise les esprits, au moins en littérature, Madame Guyon en vient à renoncer à l’amour divin, en professant le pur amour qui, seul, peut se délivrer de toute idée de Salut ou de rédemption. L’Eglise, et notamment Bossuet, ne peuvent accepter une telle conception de l’amour qui bafoue en quelque sorte le précepte d’Augustin : l’amour de soi au mépris de l’amour de Dieu qui mène à la damnation, ou l’amour de Dieu au mépris de l’amour de soi qui mène à la Béatitude. Madame Guyon restera sur cette frontière dangereuse où elle frôle en quelque sorte une a-théologie et n’ira pas jusqu’à l’amour pur, inaltérable et intemporel des amoureux(es) d’aujourd’hui. Le pur amour délie l’homme de Dieu, mais tout autant Dieu de l’homme. Indifférence au regard du Salut, dit Zimra.

« La magie de l’amour ! » écrit **Charles Pradelles de Latour**, on ne peut l’attendre des Bamilékés, société patrilinéaire ; ils pratiquent des rituels religieux qui impliquent l’obligation de rendre aux dieux de leur lignage des offrandes régulières. En revanche, les Péré, société matrilinéaire, attendent de la magie, et non du sacrifice, la confirmation de l’amour, c’est-à-dire du désir du couple d’être Un. Pour y parvenir, ils délèguent, à un individu le maniement d’un instrument de musique composé de gourdes collées l’une à l’autre et assorties de trompes, mais aussi l’usage de cloches. Ces objets sont cachés et forment un unique ensemble : le *gèrem*. Or ce *gèrem* intervient, non seulement en cas de stérilité (des femmes), ou en cas de maladie, mais

il est censé aussi, par l'intermédiaire de celui qui le détient, provoquer la magie d'amour, le coup de foudre pour celui qui désire être aimé d'un(e) autre. Si ça ne marche pas, l'échec n'est jamais attribué aux objets ou à celui qui les manie, mais à un individu extérieur. La magie peut être bloquée par la sorcellerie d'un autre, ce qui oblige à compliquer le rituel. Le *gèrem* se suffit à lui-même et n'est pas articulé au lignage et aux ancêtres. Il semble être du côté du féminin.

Christine Gioja-Brunerie et **Clémence Moreau**, s'intéressent à la manière dont Internet peut intervenir dans des vies de femmes souvent traversées de ruptures. L'empathie peut-être un prélude à l'amour, mais l'écran d'Internet joue parfois le rôle de médiateur. Dans des rencontres en ligne, la constitution d'une peau entre corps et psyché différencie ces deux espaces. Ou bien, peut y être recherché un contenant identitaire. Claire, en analyse, a rencontré sur Internet un homme avec qui elle vit depuis quelques années. Pour Célia, la rencontre en ligne était une manière d'affirmer son identité, de « mettre son désir à l'épreuve d'un réel pas tout à fait là et d'entrer dans l'espace social ». L'Internet peut être un outil de médiation dans le travail thérapeutique.

Daniel Maximin, poète antillais, ami d'Aimé, Césaire, achève superbement cet ouvrage en disant comment la peau, notamment la peau noire, est un masque d'amour qui résiste à l'esclavage des couleurs. La peau « ce masque qu'on ne peut jamais enlever ». « Savoir que l'on est soi, mais aussi autrui dans soi, c'est cela la vraie force d'une identité ». « L'esclavage est notre origine, mais ce n'est pas notre horizon ». « Faire groupe, nous, par le simple fait de conter, de parler et de danser ». » Derrière cette peau, il y a un humain plus humain que celui qui a déshumanisé ». « Exprimer l'humanité, c'est traverser sa peau sans la renier » « L'antidote contre le dolorisme, les esclaves l'ont trouvé dans le marronage politique et dans celui culturel inventé avec les moyens du bord, parmi lesquels les outils même de l'opresseur ». Et pour finir : « Les parures de l'invisible protègent de masques bleus la peau du ciel et la peau de la mer ».

Louis Moreau de Bellaing
Juin 2017